

*La région et l'État selon Friedrich Ratzel et Paul Vidal de la Blache*¹

Guy MERCIER

Département de géographie, Université Laval

Résumé. — L'article démontre que la pensée géographique de Friedrich Ratzel et celle de Paul Vidal de la Blache partagent une même conception du rapport Homme-Nature. De plus, il est démontré comment les deux auteurs ont développé, à partir de cette base commune, des théories de la région et de l'État largement comparables.

Abstract. — This paper demonstrates the great convergence between the geographical conceptions of Paul Vidal de la Blache and Friedrich Ratzel. It shows how they shared a common vision on several major issues. More precisely, it emphasises that both geographers shared the same general vision of the Man-to-Nature relationship and that, all things considered, they end up with very similar theoretical concepts of region and state.

Mots clés : Friedrich Ratzel, Paul Vidal de la Blache, région, État, histoire de la géographie.

Key words : Friedrich Ratzel, Paul Vidal de la Blache, Region, State, History of Geography.

1. Cet article est issu d'une recherche menée à l'Université Laval dans le cadre d'un projet intitulé « La théorie du rapport Nature-Culture chez Friedrich Ratzel », financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Une première version de ce texte a fait l'objet d'une communication au congrès de l'Union géographique internationale tenu en août 1992 à Washington. L'auteur remercie Serge Gagnon pour son aide documentaire.

Il était devenu coutumier, lorsque l'on comparait l'œuvre de Paul Vidal de la Blache (1845-1918) à celle de Friedrich Ratzel (1844-1904), d'opposer le « possibilisme » du premier au « déterminisme » du second. Cette opposition provient dans une large mesure du commentaire partisan de Lucien Febvre (1922) qui, pour mieux condamner les présumées erreurs de Ratzel, en caricatura la pensée en la confinant à quelques sentences lapidaires qu'il coiffa du titre péjoratif de « déterminisme ». A l'inverse, pour garantir le triomphe de Vidal sur Ratzel, le commentateur attribua au Français la paternité d'une doctrine, le « possibilisme », dont la principale qualité était justement d'invalider ce fallacieux déterminisme. Mais à trop vouloir mettre les deux géographes dos à dos, Febvre ne rendit justice ni à l'un ni à l'autre. Certes, il favorisa la diffusion de la géographie vidalienne en la réduisant à quelques propositions persuasives et en la baptisant d'un nom évocateur. Néanmoins, le possibilisme prêté à Vidal eut le désavantage de se substituer trop souvent à l'œuvre véritable. Comme si l'efficacité d'une formule pouvait rendre compte adéquatement d'une pensée complexe et nuancée, élaborée méticuleusement et patiemment au fil de nombreux livres et articles.

Paradoxalement, Febvre aura contribué à la renommée de Vidal en l'associant à une doctrine que celui-ci n'a pour ainsi dire jamais énoncée comme telle et dont il n'a même pas prononcé le nom¹. Plus grave encore, l'opération eut comme effet de détourner la plupart des géographes de France, d'Angleterre et d'ailleurs de l'œuvre de Ratzel. Une fois confortablement convaincu des errements du professeur de Leipzig, on ne voit plus comment il vaudrait la peine de consulter ses écrits. Il suffit de savoir que le possibilisme vidalien, conformément à la réputation, a eu raison du déterminisme ratzélien et le dossier est clos, même s'il faut pour cela rejeter dans l'oubli quelques vérités encombrantes, comme le fait par exemple que Vidal lui-même se reconnaissait une dette non négligeable envers son collègue allemand². Heureusement, autant dans le monde francophone qu'anglophone, l'œuvre de Ratzel est aujourd'hui mieux connue³, si bien qu'il est désormais possible d'établir une comparaison plus judicieuse entre ses idées et celles de son collègue français.

1. Sur l'avènement post-vidalien du terme « possibilisme », cf. Sanguin (1993 : 18-19 et 335) et Berdoulay (1981a : 41 et 214).

2. Cf. Vidal de la Blache (1898, 1900, 1903 : 223-224, 1904b, 1911-1912 : 290, 1921 : 5). Cf. aussi Broc (1977), Sanguin (1985, 1988, 1993 : 136), Claval (1976 : 23). Berdoulay (1981a : 38 et 230) souligne que Vidal fut non seulement influencé par Ratzel, mais qu'il fut aussi fort impressionné par la supériorité de la science allemande en général. Au point même que certains accusaient Vidal de pratiquer une géographie d'emprunt. Sur ce dernier point, cf. aussi Bonnefont (1993 : 81).

3. Grâce notamment aux travaux de Smith (1980), Hunter (1983), Bassin (1984, 1987a, 1987b), Korinman (1983, 1987, 1990), Stehlin (1988), Sanguin (1990) et Mercier (1990, 1992). La traduction en français de la *Politische Geographie* (1987, 1988a) et celle en anglais de *Städte- und Kulturbilder aus Nordamerika* (1988b) ont également contribué à corriger plusieurs erreurs d'interprétation qui hypothéquaient l'œuvre de Ratzel.

Pour notre part, nous voudrions montrer la forte convergence qui existe entre les théories géographiques de ces deux célèbres et influents géographes. Notre intention est d'expliquer comment Vidal de la Blache et Ratzel, malgré ce qui peut les différencier, partagent tout de même une vision commune de la géographie¹. Plus particulièrement, nous voudrions montrer que les deux géographes adhèrent à la même conception générale du rapport Homme-Nature, et qu'ils en déduisent des concepts de région et d'État finalement très similaires sur le plan théorique.

Cette démarche, nous en sommes conscient, peut contrevenir aux consignes d'une épistémologie qui préférerait que soit établi en priorité en quoi et pourquoi la pensée de Vidal de la Blache se démarque de celle de Ratzel². Il est en effet fréquent aujourd'hui de concevoir l'histoire d'une discipline comme une succession de ruptures plus ou moins marquées. Il faut admettre que ce point de vue, en mettant l'accent sur ce qui distingue un auteur ou un courant de pensée, confère à l'analyse un puissant et utile moyen de catégorisation. L'exercice court néanmoins le risque de l'aberration si, comme le souligne Claval, la recherche de la distinction n'est pas associée à une analyse tout aussi nécessaire de la continuité pouvant unir des événements de l'histoire de la pensée scientifique qui, sous un certain angle, apparaissent distincts³. Tout récemment, Montigny a lui aussi mis en garde contre les abus d'une lecture exclusivement disjonctive de l'histoire des idées. A ce propos, il écrit : « L'histoire des sciences sociales, telle qu'elle est souvent pratiquée actuellement, consiste trop souvent dans le rappel des vieux débats théoriques et dans l'évocation des grandes querelles doctrinales du passé. Sans nier l'intérêt de ces travaux, il nous paraît nécessaire de procéder à un dépassement de cette manière d'écrire l'histoire. Il y a une autre manière de contribuer efficacement à l'histoire de ces disciplines qui consiste à savoir comment et dans quelles conditions elles ont pu répondre à certaines questions communes [...] »⁴. C'est pourquoi, il importe de ne pas négliger ce qui, au-delà de leur spécificité respective, conjoint les pensées. Car il n'est pas interdit de supposer que certaines d'entre elles puissent formuler une réponse commune à une question unique⁵.

1. A cet égard, nous espérons prolonger la réflexion d'Anne Buttimer (1971 : 46) qui a déjà identifié la parenté des idées des deux géographes, notamment en ce qui concerne la conception du progrès et de la circulation. Buttimer (1971 : 58) a également souligné comment le « systematic side » de la pensée de Vidal rejoignait celui de Ratzel.

2. Claval (1981 : 229) explique comment l'épistémologie contemporaine, inspirée aussi bien de Bachelard (1986) que de Kuhn (1970), accorde plus d'importance aux discontinuités qui ponctuent l'histoire des sciences qu'à la continuité de leur progression. Cf. aussi Stoddart (1981), Buttimer (1981) et Granö (1981).

3. Claval (1981 : 229-230) : « Beyond the discontinuities must one not ask questions about deeper permanences or about directions which, despite all upheavals, maintain the same course on parallel quests ? »

4. Montigny (1992 : 35-36).

5. Cf. Godlewska (1993 : 15-17).

Aussi justifiée soit-elle, la recherche d'une continuité entre la pensée de Vidal de la Blache et celle de Ratzel doit néanmoins éviter le piège de l'illusion unanimiste. Livingstone a raison de critiquer l'historiographie subjuguée par l'image d'une géographie unitaire et éternelle. Sous l'emprise d'une telle image, le commentateur est tenté de reconstituer, à partir d'une sélection appropriée de faits historiques, la vraisemblance d'une unité plus imaginaire que réelle¹. Pour se défaire d'une histoire de la géographie biaisée par des constructions *a posteriori*, il faut accepter de comprendre que toute pensée scientifique acquière une identité propre parce qu'elle est le produit spécifique d'une époque, d'un milieu social et d'un acteur particuliers. Résultat d'une histoire qui n'est que la sienne, chaque pensée géographique, unique par définition, reste irréductible à toute autre. D'où la pertinence d'une histoire de la géographie capable d'étudier en quoi les idées sont redevables du contexte qui les a vu naître².

Si le contexte, indéniablement, conditionne l'œuvre, il n'en explique pas toute la signification. En tant qu'entité discursive autonome, l'œuvre possède des caractères propres qui lui donnent cohésion et spécificité. Ces caractères, bien qu'ils puissent faire écho au contexte, relèvent directement de la structure même de l'œuvre. Cette structure est à la fois stylistique et logique. Le versant stylistique, dont on s'est peu préoccupé jusqu'ici, a récemment fait l'objet d'une fort intéressante proposition méthodologique de la part de Berdoulay³. Tout aussi important que soit le style d'une œuvre, celle-ci n'échappe pas — surtout si elle se veut explicative comme c'est le cas en géographie — aux contraintes de la cohésion logique interne. Ainsi, chaque œuvre géographique, quel que soit son style ou le contexte qui l'engendre, élabore un argument. Partant d'une problématique, elle fait toujours appel, explicitement ou non, à un cadre théorique et méthodologique afin d'établir des rapports logiques entre les concepts qui ont été considérés significatifs de la question étudiée.

Dans cet article, nous nous attachons à analyser la dimension logique des textes vidaliens et ratzétiens. Nous ne prétendons pas qu'une telle démarche soit plus importante ou supérieure à une autre qui se préoccuperait plutôt du style ou du contexte⁴. Nous avançons simplement qu'elle est complémentaire et qu'elle demeure indispensable

1. Livingstone (1992a : 5) : « In their passion to achieve conceptual coherence and narrative continuity, historians of geography have frequently used their own definition of what constitutes geography as a lens through which to examine and reinterpret the past ».

2. L'acte de baptême de l'approche contextuelle en histoire de la géographie a été consigné par Berdoulay (1981b). Cf. aussi les plaidoyers récents de Livingstone (1992a et b) en faveur de cette approche.

3. Cf. Berdoulay (1988a et b, 1993).

4. Selon Hussy (1993), il est impératif d'étudier le contenu proprement conceptuel de la pensée de Ratzel, afin de vaincre les derniers préjugés qui en minent encore l'interprétation.

si l'on veut que l'épistémologie de la géographie soit respectueuse à la fois du texte et du contexte de l'œuvre¹.

Pour satisfaire aux exigences de l'analyse de la structure logique, la présente étude adopte une démarche tout particulièrement attentive au contenu des textes vidaliens et ratzéliens². Le but étant, d'une part, de mettre en évidence la définition des concepts utilisés par les auteurs et, d'autre part, de préciser comment ces concepts sont ensuite mis en relation au sein d'une consécution logique, d'une théorie. Cet exercice, comme nous le verrons, permettra de démontrer que Vidal de la Blache et Ratzel, bien qu'issus de contextes psychologiques, philosophiques, sociaux, culturels et politiques différents, ont l'un et l'autre placé la problématique du rapport Homme-Nature en tête de leur réflexion théorique, de même que tous les deux ont interprété ce rapport à partir d'un postulat utilitariste et évolutionniste.

Un postulat commun

Vidal de la Blache est reconnu pour avoir inauguré une longue tradition géographique fondée sur une conception du rapport Homme-Nature que Lucien Febvre a qualifiée, en 1922, de « possibiliste ». Le possibilisme vidalien se distinguerait, selon cet historien, du prétendu déterminisme ratzélien qui limiterait les relations entre l'Homme et la Nature à « une action mécanique des facteurs naturels sur une humanité purement réceptrice »³. En revanche, le possibilisme, tout en constatant l'influence relative des conditions naturelles, aurait l'avantage, toujours selon Febvre, « de montrer comment et dans quelle mesure l'homme est un agent géographique qui travaille et modifie la surface de la terre »⁴.

1. Cf. Berdoulay (1993) et Livingstone (1992a).

2. En ce qui concerne Vidal de la Blache, notre analyse se concentre sur ses textes de maturité. Selon Sanguin (1993), qui a étudié la question en détails, cette maturité s'est affirmée au milieu de la dernière décennie du XIX^e siècle. D'abord en 1894, Vidal expose, dans la préface de son *Atlas général*, « ce qui sera toute sa démarche géographique jusqu'en 1918 » (Sanguin, 1993 : 129), année de son décès. Dans la foulée, il publie dans les *Annales*, en 1896, « son premier véritable article ; celui, fondamental, consacré au principe de la géographie générale. C'est là où apparaît pour la première fois la doctrine vidalienne » (Sanguin, 1993 : 130). Si sa doctrine conserve, à partir de ce moment, une stabilité certaine, elle ne reste pas pour autant figée. Sanguin (1993 : 327-328) fait par exemple remarquer que Vidal, pendant sa période de maturité, a continué à enrichir sa définition de la région et de la nation. Cette évolution, toutefois, ne marque pas de ruptures. Elle prend plutôt la forme de « variations sur le même thème ». Quant à Ratzel, les textes retenus appartiennent aussi à sa maturité intellectuelle quand, dans les quinze dernières années de sa vie, il a pleinement développé sa théorie géographique et évolutionniste des sociétés humaines et des États. Cf. Vidal de la Blache (1903 : 230), Raffestin (1980 : 7-12) et Claval (1984 : 33).

3. Febvre (1922 : 283).

4. Febvre (1922 : 439).

Dans l'état actuel des connaissances, il est impossible de soutenir une telle lecture qui ne rend absolument pas justice à la pensée de Ratzel. En réalité, le géographe allemand ne cède en rien, comme certains l'ont indiqué¹, au déterminisme naturel brutal que plusieurs, dans la foulée de Febvre, lui ont prêté². Certes, Ratzel part du principe que l'Homme, appartenant à la Terre, n'échappe pas à une profonde dépendance envers la Nature³. Cette dépendance expliquerait que les êtres humains, pour se maintenir et se développer, doivent extraire leurs moyens d'existence de cette Nature⁴. Ainsi, le géographe allemand soutient que toute société reste toujours soumise à la nécessité de l'habitation et plus encore à celle de l'alimentation⁵. Les nécessités de la subsistance s'imposent comme des forces attachant les sociétés humaines au sol qui fournit la nourriture et l'abri. Ces forces ne peuvent pas faire autrement que de modeler l'établissement des sociétés humaines en fonction des conditions naturelles où elles évoluent⁶. Mais ce principe ne signifie pas, pour Ratzel, que les conditions naturelles seules déterminent les modes de vie et d'établissement des sociétés humaines.

Il faut en plus, nous dit Ratzel, tenir compte de la manière dont les hommes exploitent la Nature. En effet, la Nature ne fournit pas alimentation, habitation et autres nécessités ou commodités sans que l'Homme fasse d'efforts. Or, soutient-il, la forme de cette activité de même que son efficacité dépendent principalement de l'Homme lui-même, de sa volonté⁷ et de sa capacité plus ou moins grande à tirer profit des éléments. C'est pourquoi, le rapport Homme-Nature dépend, selon Ratzel, du type et du niveau de développement des différents groupes qui peuplent la Terre : « Mühelos zwar erwarb sich auch voher nicht der auf die Gaben der Natur angewiesene Mensch seine Nahrung, sein Obdach, sein Leben. Die Natur bringt ihm nirgends die Nahrung bis an die Lippen und wölbt ihm nicht passend die Hütte über sein Haupt. Bringt der Australier zu seinem Nahrungserwerb auch nicht

1. Cf. notamment Buttner (1971), Claval (1976, 1984), Hunter (1983) et Bassin (1984).

2. Au contraire, Ratzel (1899a : 65) conteste directement l'idée de considérer les conditions naturelles comme étant la seule clef de l'interprétation des faits de géographie humaine : « Vergebens hat man im Gestein des Bodens, in der Zusammensetzung der Luft auszeichnende Merkmale des einen oder anderen Landes finden wollen. Die Vorstellung von großen, dauernden, entscheidenden Qualitätsunterschieden auf der Erde ist mythisch » (traduction libre : « C'est en vain que l'Homme a cherché les signes caractéristiques de tel ou tel pays dans la configuration du sol et dans la composition de l'air. L'idée selon laquelle les grandes différences qualitatives de la terre seraient déterminantes et durables est mythique »). Cf. aussi (Ratzel, 1902 : 63), Marinelli (1905 : 111) et Löwie (1971 : 110).

3. Ratzel (1899a : 63) écrit à ce propos : « Die Menschheit gehört zur Erde als ein Stück von der Erde » (traduction libre : « L'humanité appartient à la terre en tant que partie de celle-ci »). Cf. aussi Ratzel (1894a, t. 1 : 82, 1902 : 61).

4. Cf. Ratzel (1894a, t. 1 : 100-106).

5. Cf. Ratzel (1900 : 3-4, 1898b : 142).

6. Cf. Ratzel (1894a, t. 1 : 9-10 et 100-106, 1899a : 64-66 et 84), Raveneau (1891 : 334), Marinelli (1905), Brunhes (1904 : 104) et Bassin (1984 : 11, 1987a : 124).

7. Sur l'importance du concept de volonté humaine chez Ratzel, cf. Hunter (1983 : 96).

mehr hinzu, als daß er sich einen spitzen oder spatelförmigen Stock zurechtmacht, womit er Wurzeln ausgräbt, oder daß er mit dem Beile Kerben in die Bäume haut, die ihm beim Aufsteigen zur Stütze der Füße dienen, oder daß er Waffen, Fischgabeln, Netze, Angeln, Fallen für kleinere Tiere und Fanggruben für höhere herstellt : immer hat er von eigener Leistung etwas dazu zu bringen, und nicht bloß von körperlicher. Mancher Kunstgriff lehrt auch bei ihm eine gewisse Entwicklung der Fähigkeiten kennen, womit man die freiwilligen Gaben der Natur möglichst ausbeutet »¹.

Dans cet ordre de faits, le géographe allemand distingue, en empruntant à l'anthropologie, les *Naturvölker* et les *Kulturvölker*². Ces derniers auraient, grâce au progrès, acquis des moyens techniques plus efficaces, ce qui leur aurait permis, contrairement aux *Naturvölker*, de se libérer davantage des contraintes naturelles immédiates. Quant au progrès, il prend sa source, selon Ratzel, dans la faculté humaine d'inventer des procédés pour exploiter toujours plus largement et plus efficacement les différentes ressources naturelles : « Die Gaben der Natur sind an sich in Art und Menge auf die Dauer unveränderlich, aber der Ertrag der notwendigsten schwankt von Jahr zu Jahr und ist unberechenbar. Sie sind an gewisse äußere Umstände gebunden, in gewisse Zonen, bestimmte Höhen, an verschiedene Bodenarten gebannt. Der Macht des Menschen darüber sind ursprünglich enge Schranken gezogen, die die Entwicklung seiner Geistes- und Willenskraft zu erweitern, aber nie zu durchbrechen fähig ist. Die Kräfte des Menschen dagegen gehören ganz nur ihm ; er kann nicht bloß über ihre Anwendung verfügen, sondern sie auch vervielfältigen und verstärken, ohne daß darin wenigstens bis heute eine Grenze zu ziehen wäre »³.

1. Ratzel (1894a, t. 1 : 82). Traduction libre : « L'Homme qui, autrefois, dépendait des dons de la nature ne s'assurait certes pas la nourriture, le toit, la vie, sans effort. La Nature, en aucun cas, ne lui porte la nourriture aux lèvres, ni ne dresse la cabane au-dessus de sa tête. Même l'Australien qui ne fait pas plus, pour gagner son pain, que d'aiguiser un bâton ou d'en faire une bêche avec laquelle il déterre des racines, ou que de couper avec sa hache des entailles dans les arbres afin d'y poser les pieds pendant l'escalade, ou encore que de fabriquer des armes, des javelots à poisson, des filets, des lignes pour la pêche, des pièges pour les petits animaux et des fossés pour les plus grands — même lui doit faire preuve d'une adresse autre que proprement physique. Dans son cas, maints artifices dénotent un certain développement des facultés permettant la meilleure exploitation possible des dons de la nature ». Cf. aussi Ratzel (1896a, t. 1 : 87-88).

2. Ratzel expose et explicite longuement cette distinction fondamentale dans l'introduction à son *Völkerkunde* (1894a). Cf. aussi Ratzel (1899a : 63-68). On peut s'étonner que Hunter (1983), pourtant si minutieux à décortiquer le corpus ratzélien, ait si peu insisté sur cet élément majeur de la pensée de l'auteur. Notons au passage que la traduction de *Naturvölker* et *Kulturvölker* par « races naturelles » et « races culturelles » ou par « natural races » et « cultural races » n'est pas vraiment appropriée, car le terme *Volk* signifie peuple et non race. La nuance est importante car Ratzel montre avec insistance que le peuple n'a pas nécessairement une base raciale. C'est d'ailleurs l'un des points fondamentaux qui distinguent la pensée ratzélienne des thèses raciales de la *Geopolitik* allemande de l'entre-deux-guerres. Cf. Ratzel (1900 : 13) et Bassin (1984 : 19, 1987b : 480). Cf. aussi à cet égard le commentaire de Vidal de la Blache (1900 : 258) qui note l'à-propos de la distinction entre la race et le peuple chez Ratzel.

3. Ratzel (1894a, t. 1 : 25). Traduction libre : « Les dons de la nature, en eux-mêmes, ne changent pas avec le temps ni en espèce ni en quantité, même si l'approvisionnement

Les innovations techniques seraient par la suite diffusées grâce à l'incessante circulation du genre humain¹. Ainsi, les échanges et les contacts entre les peuples sont-ils eux aussi, dans la pensée ratzélienne, de puissants vecteurs du progrès².

L'énoncé de Ratzel sur la conception générale du rapport Homme-Nature rejoint tout à fait la position vidalienne³. A l'instar de son collègue allemand, le géographe français pose en effet que l'Homme participe de la Nature : « De vieilles habitudes de langage, écrit-il, nous font souvent considérer la nature et l'homme comme deux termes opposés, deux adversaires en duel. L'homme cependant n'est pas "comme un empire dans un empire" ; il fait partie de la création vivante, il en est le collaborateur le plus actif. Il n'agit sur la nature qu'en elle et par elle »⁴. C'est pourquoi, d'après Vidal, « il est évident que, par ses organes de respiration, de nutrition, de sécrétion, (l'Homme) reste, comme les animaux, imbibé des influences du milieu ambiant »⁵. Cette influence établirait une « liaison » entre les conditions naturelles et les faits géographiques. Toutefois, poursuit Vidal, « cette liaison [...] n'est pas une nécessité absolue, à laquelle le temps ne saurait rien changer »⁶. Car l'Homme, conscient de ses propres besoins et doué d'ingéniosité, serait lui-même un agent capable de tirer différents partis des possibilités que lui offre la Nature : « La nature fournit à l'homme des matériaux qui ont leurs exigences propres, leurs facilités spéciales, leurs incapacités aussi, qui se prêtent à certaines applications plutôt qu'à d'autres ; en cela elle est suggestive, parfois restrictive. Toutefois, la nature n'agit que comme conseillère. En créant des instruments, l'homme a poursuivi une intention ; en s'appliquant de plus en plus à perfectionner ses armes, ses ustensiles [...], il a été guidé par un désir d'appropriation plus précise à un but déterminé.

en biens utiles, qui varie d'année en année, est imprévisible. Ces dons dépendent de certaines circonstances extérieures, sont restreints à certaines zones, à des altitudes particulières et à des types différents de sols. Le pouvoir de l'Homme sur ces dons est au début assujéti à des limites étroites qui peuvent être repoussées par le développement de sa force intellectuelle et par sa volonté, bien que ces limites ne puissent jamais être abolies complètement. Les forces de l'Homme, en revanche, n'appartiennent qu'à lui-même ; il peut non seulement les utiliser, mais aussi les multiplier et les renforcer, sans qu'on puisse — au moins jusqu'à aujourd'hui — lui imposer de limites ». Cf. aussi Ratzel (1896a, t. 1 : 27).

1. Cf. Ratzel (1894a, t. 1 : 8).

2. Cf. Ratzel (1900 : 1, 1899a : 67-85, 1897b : 297). Il est important de souligner que les concepts de circulation, de diffusion, de contact, d'échange et de commerce imprègnent toute la géographie de Ratzel, autant dans ses énoncés théoriques que dans ses analyses régionales. Sur le diffusionnisme de Ratzel, cf. notamment Hüchel (1906-1907), Malinowski (1944 : 17, 32 et 213-215), Löwie (1991 : 113), Bassin (1984), Claval (1984 : 34), Raffestin (1988), Sanguin (1990 : 592) et Mercier (1990 : 603-604).

3. Pour une présentation générale de la conception du rapport Homme-Nature chez Vidal de la Blache, cf. Berboulay (1981a : 215-226).

4. Vidal de la Blache (1903 : 222). Cf. aussi Vidal de la Blache (1921 : 7, 1914 : 558), Berdoulay et Soubeyran (1991), Buttimer (1971 : 49-51).

5. Vidal de la Blache (1921 : 108). Cf. aussi Vidal de la Blache (1911-1912 : 294).

6. Vidal de la Blache (1904c : 343).

Dans les différentes conditions de milieux où il se trouvait placé, ayant tout d'abord à assurer son existence, il a concentré tout ce qu'il avait en lui d'adresse et d'ingéniosité dans ce but [...]. Il y a certes des inégalités, des degrés divers dans l'invention ; mais partout l'étude du matériel ethnographique dénote l'ingéniosité, même dans un cercle restreint d'idées et de besoins »¹.

Or ce pouvoir d'action de l'Homme sur la Nature est lié, pour Vidal comme pour Ratzel, au stade d'évolution des sociétés humaines, c'est-à-dire aux progrès qu'elles ont accomplis dans l'acquisition des connaissances utiles à la mise en valeur des richesses naturelles. A ce propos, Vidal reprend à son compte le terme de *Naturvölker*² pour désigner des sociétés qui, moins développées, sont « asservies aux habitudes contractées sous l'influence du milieu »³. Partant de ces conditions primitives, certains peuples, selon Vidal, ont pu s'élever à un niveau supérieur de civilisation⁴ et se défaire progressivement de l'emprise du milieu, en perfectionnant leurs techniques de travail ou en adoptant les inventions et les idées des peuples avec qui ils sont en contact. Certes, admet Vidal, « l'homme n'échappe point à l'influence du milieu local »⁵. Mais il rappelle avec insistance que cette influence « est très difficile à démêler dans nos grandes sociétés civilisées », étant donné qu'elles « sont des résultats infiniment compliqués d'une longue accumulation d'activité humaine »⁶. Dans ces sociétés de « civilisation supérieure », l'influence du milieu physique local est beaucoup moins forte parce que s'y ajoutent « une foule d'influences apportées du dehors, qui n'ont cessé depuis des siècles d'enrichir le patrimoine des civilisations »⁷.

Malgré cette compétence technique que l'homme peut conquérir, Vidal reconnaît toutefois, à l'instar de Ratzel, « qu'il reste et restera toujours quelque chose de fixe, de permanent, qui, à travers toutes modifications que multiplie plus que jamais l'époque actuelle, représente la perpétuité et la puissance des influences du sol »⁸.

1. Vidal de la Blache (1921 : 200-201). Cf. aussi Vidal de la Blache (1898 : 100, 1904a : 311, 1913b : 5-6, 1898 : 99-100).

2. Vidal de la Blache (1921 : 9). Cf. aussi Scheibling (1994 : 15) et Sanguin (1993 : 329).

3. Vidal de la Blache (1921 : 46).

4. Vidal de la Blache parle (1921 : 199-200 *et passim*) de « civilisations rudimentaires » et de « civilisations supérieures ».

5. Vidal de la Blache (1903 : 235).

6. Vidal de la Blache (1903 : 236). Ainsi, pour Vidal (1921 : 78), la supériorité mondiale de l'Europe tiendrait non seulement à sa forte capacité d'innovation mais surtout à ses contacts soutenus avec de nombreuses civilisations.

7. Vidal de la Blache (1903 : 236). Montigny (1992 : 39) signale que Vidal, prenant la mesure du progrès réalisé par les sociétés les plus civilisées, reconnaît, surtout après 1910, une relative autonomie des faits sociaux par rapport aux conditions géographiques.

8. Vidal de la Blache (1904c : 343). Cf. aussi Vidal de la Blache (1979 : 386).

Comme on peut le constater, Vidal de la Blache et Ratzel adhèrent tous les deux à une conception où s'expliquent à la fois la dépendance et la liberté humaines envers la Nature¹. Selon cette conception, l'Homme, défini comme un être issu de la Nature, ne peut pas et ne pourra jamais se détacher de cette entité qui le contient et à qui il doit l'existence. Cette immuable dépendance tient au fait que l'être humain doit puiser dans le monde extérieur ce qu'il lui faut pour se maintenir vivant. Sans cet apport, il disparaît. Cette nécessité naturelle ne condamne cependant pas l'Homme à être une pure détermination des conditions du milieu où il évolue. L'un des traits fondamentaux de l'Homme, selon Vidal et Ratzel, réside en sa volonté d'améliorer sa capacité de donner une forme utile aux éléments du monde extérieur. Or cette volonté se réaliserait parce que l'Homme, doué d'intelligence, est apte à perfectionner les techniques qui lui servent à transformer les éléments du monde extérieur en choses utilisables. Ainsi, en augmentant sa compétence technique, l'Homme se délivrerait graduellement des contraintes que lui impose son milieu. Plus compétent, il serait en mesure de tirer avantage des conditions naturelles qu'il devait auparavant endurer.

En accédant progressivement à la puissance technique, l'Homme construirait sa propre liberté. Cette liberté ne lui donne pas l'autorité pour se soustraire à l'ordre naturel. Elle lui offre plutôt la possibilité de devenir un agent actif de la causalité générale qui dynamise le grand ensemble naturel². En d'autres mots, la liberté que l'Homme acquiert à force de volonté et d'intelligence n'est pas un acte de contradiction mais de réalisation de l'ordre naturel. Cette réalisation étant d'autant plus entière et authentique que la puissance toujours plus grande de l'Homme y contribue.

Des géographies régionales et politiques convergentes

Ratzel et Vidal de la Blache adhèrent à une conception générale commune selon laquelle l'influence des conditions environnementales sur l'établissement humain est médiatisée par l'action humaine elle-même. A partir de ce postulat commun, les deux auteurs vont élaborer des géographies régionales et politiques qui, sur le plan théorique, sont largement convergentes. En effet, l'un et l'autre soutiennent que la

1. Pour Ratzel, il est important de le souligner, la géographie devait expliquer comment l'Homme, dépendant de la Nature, pouvait être libre : « Dans cette puissante action du sol, qui se manifeste à travers toutes les phases de l'histoire comme dans toutes les sphères de la vie présente, il y a quelque chose de mystérieux qui n'est pas sans angoisser l'esprit ; car l'apparente liberté de l'Homme semble comme anéantie » (1900 : 12).

2. Berdoulay (1981a : 218-221) présente très clairement la version vidalienne de cet argument.

différenciation régionale et la solidarité interrégionale, sous-jacente à la création de l'État, relèvent d'une dynamique géographique déterminée à la fois par la capacité technique des sociétés humaines, les conditions naturelles dans lesquelles elles évoluent et l'intensité des échanges entre une société et ses voisines.

Ratzel pose que, pour comprendre l'Homme — comme toute espèce vivante au demeurant —, il faut constamment se rapporter à son *Lebensraum*, qui est « the geographical surface area required to support a living species at its current population size and mode of existence »¹. Partant de ce principe général, Ratzel considère que toute société humaine subit l'influence du milieu naturel où elle s'établit².

En accord avec cette loi fondamentale, la géographie ratzélienne stipule que la diversité des conditions naturelles est un facteur déterminant dans la différenciation des paysages humanisés : « Mit ihren mannigfaltigen Umriß- und Bodengestalten bietet die Erde dem Leben tausendfach Halt und Schranken. Es ist der einfachste Sinn von Naturgebiet und Naturgrenze, daß aus dem Boden heraus aufhaltende und zusammenhaltende Kräfte dem form- und grenzlosen Auseinanderfließen des Lebens entgegenwirken »³. Quand l'humanité est techniquement peu développée, les sociétés humaines ne disposeraient pas de moyens techniques assez puissants pour étendre leur emprise sur de vastes territoires⁴. De plus, en raison d'aptitudes techniques peu diversifiées, chaque groupe s'adapterait plus facilement à une région homogène correspondant spécifiquement à ses propres habiletés⁵. C'est pourquoi, toute communauté faiblement développée serait contrainte à limiter son implantation à une seule région naturelle⁶. Ce confinement géographique, typique des civilisations primitives, commande donc, selon l'argument du géographe allemand, un morcellement politique poussé⁷. Davantage soumises aux conditions et aux obstacles naturels,

1. Smith (1980 : 53). Troll (1949 : 114) écrit : « By *Lebensraum*, Ratzel meant region in which living organisms develop ». Cf. aussi Ratzel (1900 : 13) et Hunter (1983 : 48 *et passim*).

2. Ratzel (1897a : 97).

3. Ratzel (1899a : 74). Traduction libre : « Avec ses innombrables formes et configurations, la terre offre à la vie des milliers de possibilités mais aussi des milliers de restrictions. Étant donné l'existence de régions naturelles et de limites naturelles, il est compréhensible que ce soit de la terre elle-même que surgissent les forces restrictives et cohésives qui contrecarrent la dispersion illimitée d'une vie sans formes ». Cf. aussi Ratzel (1897a : 96, 1902 : 73). Hunter (1983 : 211-212) a indiqué le recours de Ratzel au concept de différenciation spatiale, mais il n'a pas suffisamment montré, à notre avis, comment ce concept joue un rôle central dans le développement théorique de l'auteur.

4. Ratzel (1896b : 99) écrit à ce propos : « Wenn der Raum der Staaten mit der Kultur wächst, so werden die Völker auf niedern Kulturstufen kleinstaatlich organisiert sein » (traduction libre : « Puisque l'étendue territoriale des États s'accroît en même temps que leur culture, les peuples se trouvant à des niveaux culturels inférieurs sont par conséquent dotés de petits États »). Cf. aussi Ratzel (1897a : 97, 1896c : 352, 1898a : 371, 1899b : 314).

5. Cf. Ratzel (1897a : 156).

6. Cf. Ratzel (1897a : 156).

7. Cf. Ratzel (1897a : 157).

les entités politiques auraient en effet tendance, en l'occurrence, à rester petites, multiples et souvent isolées¹.

Le morcellement politico-géographique, ajoute Ratzel, s'estompe toutefois au fur et à mesure que des liens étroits se tissent entre les entités naturelles qui se côtoient². Au début, note le géographe, la forme des échanges entre les régions se calque sur la répartition même des ressources qui détermine de la sorte une division régionale naturelle du travail³. La différenciation spatiale de l'espace naturel, qui au stade primitif de la civilisation favorisait le morcellement de l'établissement humain, devient au contraire, grâce au développement des échanges, un facteur de rapprochement entre des régions devenues complémentaires et entre les populations qui les habitent. Ainsi, selon Ratzel, la rencontre — et à terme la réunion — des sociétés humaines prend sa source dans la réalité géographique des différences régionales⁴.

La rencontre réalisée grâce à l'échange donne lieu, selon Ratzel, à la naissance d'un sentiment national au sein d'une masse d'individus qui pourtant proviennent de régions différentes et qui, de surcroît, peuvent être d'origines ethniques différentes⁵. Malgré ces différences, les individus prennent conscience, à travers l'expérience de l'interdépendance régionale, de leur communauté d'intérêt⁶. Et de là, bientôt,

1. Ratzel mentionne à ce propos (1894b : 289) : « Entwicklungen, die nach ihrer eigenen Natur beschränkt sind, finden natürlich den günstigsten Boden in engen Räumen. Auf jener primitiven Stufe politischer Entwicklung, wo sich ein Familienstamm vom andern sondert und jeder einen kleinen Staat für sich bildet, kommen Wälder und Gebirge der Neigung zur Einschränkung entgegen » (traduction libre : « Les peuples dont le développement est encore limité ont avantage à occuper des espaces restreints. A ce niveau primitif de développement politique, où une tribu se sépare d'une autre et où chacune constitue elle-même un petit État, les forêts et les montagnes sont des obstacles difficilement franchissables »). Cf. aussi (1898a : 371).

2. Hunter (1983 : 15-16 et 40) explique que les différents établissements dispersés à la surface de la Terre ne sont pas, selon Ratzel, de purs isolats, mais des entités qui, bien que distinctes, participent entièrement à l'unité organique de tout l'espace terrestre. C'est pour cette raison que Ratzel défendait, à la suite de Ritter, l'idée qu'il est impossible de comprendre une région sans tenir compte des relations qu'elle noue avec les autres régions. Cf. aussi Ratzel (1899a : 64-65).

3. Cf. Ratzel (1897a : 97, 1902 : 66).

4. Ratzel (1899a : 102-103) écrit : « Die ganze Weltgeschichte ist dadurch ein ununterbrochener Prozeß der Differenzierung geworden. Zuerst entstand der Unterschied zwischen ökumenischen und anökumenischen Gebieten ; und innerhalb der Ökumene wirkten dann die Unterschiede der Zonen, der Erdteile, der Meere, Gebirge, Ebenen, Steppen, Wüsten, Wälder und tausenderlei Einzelformen und Vereinigungen dieser Elemente. Dadurch wurden jene Unterschiede erst möglich, die zuerst in der Sonderung sich ausbilden mußten, ehe sie aufeinander wirken und ursprüngliche Eigenschaften der Menschen günstig oder ungünstig abwandeln konnten » (traduction libre : « Toute l'histoire du monde est un processus ininterrompu de différenciation. D'abord se crée une différence entre le monde habité et le monde inhabité ; ensuite, à l'intérieur même du monde habité, une différenciation opère en raison de la diversité des zones, des continents, des mers, des montagnes, des plaines, des steppes, des déserts, des forêts et des milliers d'autres formes terrestres qui, séparées ou combinées, présentent chacune leur singularité. De cette diversité surgissent des différences qui d'abord se développent séparément avant d'agir l'une sur l'autre et de transformer ainsi, pour le meilleur ou pour le pire, les disponibilités originelles de l'Homme ». Cf. aussi Ratzel, (1902 : 104).

5. Cf. Ratzel (1897a : 4, 1899a : 66, 1894a, t. 1 : 123) et Sauer (1971 : 253).

6. Cf. Ratzel (1897a : 4).

surgit un peuple qui se constituerait grâce aux liens tissés quand des individus partagent un même territoire, travaillent ensemble et doivent se protéger contre des ennemis communs¹.

Parallèlement, l'intensification des échanges contribue, poursuit Ratzel, à la mise en place de circuits commerciaux et de réseaux de communication où les villes jouent un rôle capital. Carrefours de flux convergents et rayonnants, les villes s'imposeraient désormais comme des plaques tournantes où s'ordonne la circulation interrégionale². De plus, l'échange transformerait les conditions de l'organisation politique des sociétés humaines. Car en déclenchant la constitution de peuples et la structuration de la circulation sur une large échelle, l'échange a dynamisé des forces qui concourent au regroupement des entités politiques morcelées en grandes unités³. Et c'est ainsi, sous la pression de l'évolution des conditions de l'établissement humain, que l'État serait apparu. Dans la pensée ratzélienne, l'État se définit en effet comme une organisation politique qui, agissant sous l'impulsion de la conscience nationale d'un peuple, exerce un contrôle sur le territoire où se déploie l'activité économique vitale de ce peuple⁴.

Bien qu'il réunisse plusieurs régions dans le giron d'une entité politique unique, l'État, une fois édifié, n'abolit pas, précise Ratzel, la différenciation spatiale originelle du territoire où s'étend sa souveraineté. Au contraire, l'unité politique, en favorisant le développement des échanges, accentue — tout en la modifiant — la division spatiale du

1. Cf. Ratzel (1897a : 13, 1899a : 83). Pour une présentation détaillée de la définition du peuple chez Ratzel, cf. Mercier (1990 : 606-609).

2. A propos de la ville, Ratzel écrit (1876 : 1) : « In den Städten strahlt zusammen, verdichtet und beschleunigt sich das Leben eines Volkes nicht blos mit dem Erfolge, daß es wirksamer und reicher wird, sondern auch mit dem, daß es deutlicher sein Wesen ausprägt und dauernde Zeugnisse desselben hinstellt und der Nachwelt übergibt. Sie bringen das größte, Beste und Eigentümlichste desselben zur vollsten Geltung. Sie sammeln nicht nur in unserer Zeit das Bedeutendste, was die Cultur in allen ihren Richtungen bis auf den heutigen Tag herab erzeugt hat — das möglichst Höchste von Wissenschaft, Kunst, Gewerbe, Reichthum, Fähigkeiten, Bestrebungen — sondern zu allen Zeiten haben sie das gethan, sodaß die Geschichte der großen Städte die Geschichte der Welt umfaßt » (traduction libre : « Dans les villes, la vie d'un peuple se focalise, se densifie et s'accélère, non seulement parce qu'elle y est plus riche ou plus efficace, mais aussi parce qu'elle y concentre son essence même en érigeant des témoignages durables qu'elle transmet à la postérité. Les villes mettent en valeur ce que la vie a de plus grand, de meilleur et de plus particulier. Qu'il s'agisse de la science, de l'art, du commerce, de la richesse, de l'ambition, elles rassemblent les plus grandes réalisations de la culture humaine. Elles jouent ce rôle depuis toujours, de sorte que l'histoire des grandes villes incarne l'histoire du monde ». Cf. aussi Ratzel (1988b : 3, 1902 : 85).

3. Cf. Ratzel (1897a : 158, 1899a : 75) et Bergevin (1989).

4. Ratzel revient fréquemment sur le caractère spirituel de l'État (cf. Smith, 1980 : 54, Sauer, 1971 : 251). Selon lui, l'État ne peut pas exister sans qu'un « lien spirituel » (1897a : 10 et *passim*) soude ensemble tous les individus qui forment le peuple. Celui-ci doit former une communauté dont la force tient en grande partie en sa « geistige Zusammenhang » (1899a : 67). C'est en ce sens que l'État aurait une « Seele » (1897a : 7), qu'il serait doté de « geistiger Kräfte » (1899a : 68). Selon Hunter (1983 : 122 et *passim*), Ratzel doit cette conception de l'âme de l'État (« the soul of state ») à son adhésion à la philosophie idéaliste. Cette interprétation ne rend peut-être pas tout à fait compte, à notre avis, de l'importance que Ratzel accorde à l'économie dans la conception du peuple et de l'État. Sur la conception ratzélienne de l'État, cf. aussi Hussy (1988).

travail et, par conséquent, la différenciation régionale¹. Cependant, par le rapprochement qu'elle suscite, cette dépendance interrégionale crée des liens qui renforcent en retour la cohésion interne (« inneren Zusammenhang ») essentielle au maintien de l'entité étatique². La différenciation spatiale primitive, bien que maintenue par l'unification politique, se trouve subsumée par un ordre supérieur d'organisation territoriale qui repose davantage, quant à lui, sur la configuration des réseaux de communication reliant les parties au tout, que sur les caractéristiques naturelles de chacune d'entre elles³. Ratzel en conclut que l'État exprime à la fois un progrès des sociétés humaines en même temps qu'il implique une plus grande dépendance de l'Homme envers une Nature de plus en plus sollicitée⁴.

Notons enfin que la logique géographique qui sous-tend l'existence de l'État reste toujours, selon Ratzel, plus fondamentalement déterminante à long terme que les conjonctures historiques. Ainsi, un État peut bien se trouver démembré pendant une certaine période. Cela n'empêche toutefois pas, insiste Ratzel, que la conscience nationale du peuple puisse demeurer une force vive qui tend à la réunification territoriale. C'est en ces termes, par exemple, que le géographe allemand interprète la reconstitution, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de l'État allemand et de l'État italien⁵.

Partant d'une conception générale du rapport Homme-Nature, la pensée ratzélienne obéit à un enchaînement logique qui conduit, grâce

1. Cf. Ratzel (1899a : 88).

2. Cf. Ratzel (1897a : 162, 1899a : 67).

3. Cf. Ratzel (1897a : 402 et suiv.).

4. Ratzel (1899a : 68) note : « Für den Organismus des Staates ist der Boden nicht nur die zusammenhängende Grundlage, sondern auch das einzige greifbare und unzerstörbare Zeugnis seiner Einheit. Im Verlauf der Geschichte wird diese Verbindung nicht etwa lockerer, wie die fortschreitende Freimachung geistiger Kräfte glauben lassen könnte, sondern sie wird vielmehr zunehmend enger von der Verbindung weniger Menschen mit einem verhältnismäßig weiten Raum im primitiven Kleinstaate bis zum Zusammenhange der dichten Bevölkerung eines Großstaates mit ihrem verhältnismäßig engen Boden im Großstaate der Hochkultur » (traduction libre : L'État tire sa cohérence de son territoire. Cette cohérence s'affermirait au cours des âges en même temps que l'État s'enracine de plus en plus dans son territoire. Pour l'organisme qu'est l'État, le territoire n'est pas seulement le principal facteur de cohésion, mais aussi l'unique témoin intangible et indestructible de son unité. Jamais, au cours de l'histoire, l'enracinement de l'État à son territoire ne faiblit, même si parallèlement le peuple développe sa force intellectuelle. Au contraire, l'union de l'État et de son territoire devient de plus en plus étroite. Plus lâche au début quand, dans l'État primitif, quelques hommes occupaient une étendue relativement vaste, elle devient plus intense quand, dans un grand État hautement civilisé, une population dense vit sur un territoire relativement restreint ». Cf. aussi Ratzel (1902 : 66).

5. Ratzel (1894b : 174) écrit à ce propos : « Der politische Raum, der so einst gewonnen war, kann zersplittern, die Idee von seiner Größe bleibt, um oft nach Jahrhunderten aus dem Reich der politischen Ideale herabgeholt, dem lebendigen politischen Sinn als neue Raumvorstellung eingepflanzt und dann so verwirklicht zu werden, wie die neuere Geschichte Deutschlands und Italiens lehrt » (traduction libre : « Même si un territoire politique ainsi constitué peut être démembré à un moment donné, l'idée de sa grandeur demeure, si bien qu'elle peut, souvent après plusieurs siècles, sortir de l'empire des idéaux politiques, devenir un projet politique vivace et se réaliser à nouveau, comme nous l'enseigne l'histoire moderne de l'Allemagne et de l'Italie »). Cf. aussi Ratzel (1897c : 449).

à une théorie de la différenciation régionale, à une définition géographique de l'État. Or le même enchaînement se retrouve chez Vidal de la Blache.

Pour étudier l'influence de l'Homme sur la Nature, Vidal propose d'abord le concept de genre de vie. L'expression réfère à l'« action méthodique et continue » qu'exercent les sociétés humaines « sur la physionomie des contrées »¹. Elle signifie comment cette action, dans chaque cas, compose avec les conditions naturelles pour produire une forme d'établissement humain spécifique. Car, soutient Vidal, « ce n'est pas sous forme de contrat rigoureux et irrévocable que se nouent les relations entre l'homme et le sol. Les conditions géographiques sont assez souples pour laisser un jeu très large à l'initiative, aux préférences et aux choix de l'homme. Ce n'est pas le spectacle de sommations impérieuses auxquelles l'homme n'aurait à répondre que par une obéissance docile, que nous offre la nature. Étudiée de plus près, la nature nous montre au contraire [...] une foule d'ouvertures favorables par lesquelles l'homme peut faire sentir et prévaloir son action »². De cette action, Vidal retient principalement la dimension économique et technique, en ce sens que, pour l'essentiel, il rapporte le genre de vie à l'ensemble des moyens dont s'est doté une société pour mettre en valeur les ressources du territoire occupé³. Chaque genre de vie manifeste, selon Vidal, une adaptation⁴ particulière à un environnement naturel donné en fonction d'un certain niveau de développement technique permettant une exploitation plus ou moins intensive et diversifiée des différentes possibilités du milieu : « A l'aide de matériaux et d'éléments pris dans la nature ambiante, [l'Homme], écrit Vidal, a réussi, non d'un seul coup, mais par une transmission héréditaire de procédés et d'inventions, à constituer quelque chose de méthodique qui assure son existence, et qui lui fait un milieu à son usage. Chasseur, pêcheur, agriculteur, il est cela grâce à une combinaison d'instruments qui sont œuvre personnelle, sa conquête, ce qu'il ajoute de son chef à la création »⁵.

Les genres de vie, bien qu'empreints d'une certaine fixité⁶, sont cependant exposés aux forces de l'évolution, car souvent, « par l'effet

1. Vidal de la Blache (1911-1912 : 194). Sur le concept vidalien de genre de vie, cf. notamment Buttimer (1971 : 52 et suiv.), Costa Gomez (1993) et Sanguin (1993 : 329-330).

2. Vidal de la Blache (1904a : 311). Cf. aussi Vidal de la Blache (1921 : 21-24 et *passim*). Berdoulay (1981a : 208 et suiv.) expose en détails la problématique vidalienne de la contingence.

3. Cf. Sorre (1948).

4. Sur l'importance du concept d'adaptation chez Vidal de la Blache, cf. Berdoulay et Soubeyran (1991).

5. Vidal de la Blache (1921 : 115-116). Cf. aussi Vidal de la Blache (1904a : 312, 1911-1912, 1913a : 297, 1921 : 106).

6. A propos de la stabilité relative des genres de vie, Vidal en impute la responsabilité au poids des habitudes (1902 : 22) : « Comment se fait-il [...] que les conditions d'existence, contractées en certains milieux, acquièrent assez de consistance et de fixité pour devenir des formes de civilisation, de véritables entités [...] ? Il faut se rappeler que la force

de circonstances nouvelles, une société habituée à vivre sur elle-même est mise en contact avec des peuples, des mœurs, des besoins qu'elle ne connaissait pas. Alors un nouveau cycle de civilisation commence »¹. D'après le géographe français, au « stade primitif »² de l'évolution humaine, l'établissement reste davantage « l'expression naturelle et presque spontanée des rapports issus du sol »³. Dans ce contexte, la répartition spatiale des genres de vie est grandement marquée par les divisions naturelles qui découpent la surface terrestre. Soumis à une forte pression du milieu naturel et inaptes encore à mettre en valeur une large diversité de ressources, les groupes humains seraient du coup confinés « dans le cadre restrictif d'une région naturelle »⁴.

A un stade supérieur de civilisation, l'organisation spatiale de la vie sociale, toujours d'après le système vidalien, déborderait les limites de la région naturelle. Car les « contacts entre régions voisines et contiguës »⁵ favoriseraient, d'après le géographe français, la mise en place de circuits d'échange qui sont d'autant plus actifs que ces régions sont différentes et complémentaires. A cet égard, Vidal, dans la foulée de Karl Ritter⁶, estime « qu'il n'est pas permis de considérer les diverses parties de la terre comme une juxtaposition inanimée, mais comme un foyer réciproque de forces agissantes. En effet, le principe des réactions qu'exercent les différentes parties terrestres les unes sur les autres gît dans la nature physique. De là, remarque-t-il, ces analyses patientes où Ritter passe minutieusement en revue tous les traits physiques propres à imprimer une certaine impulsion à l'action de la nature et de l'homme. Toute variété, toute inégalité, et à plus forte

d'habitude joue un grand rôle dans la nature sociale de l'homme. Si dans son désir de perfectionnement il se montre essentiellement progressiste, c'est surtout dans la voie qu'il s'est déjà tracée, c'est-à-dire dans le sens des qualités techniques et spéciales que les habitudes, cimentées par l'hérédité, ont développées en lui. Tel instrument de tribu sauvage dénote une ingéniosité dont l'application à d'autres objets aurait été le principe d'une civilisation supérieure. Ce progrès n'a pas eu lieu. En effet, l'homme ne se laisse pas facilement détourner de sa vie traditionnelle [...]. Il s'enferme à la longue dans une prison qu'il a construite. Ses habitudes deviennent des rites, renforcés par des croyances et des superstitions qu'il forge à l'appui ». C'est pourquoi, « il est fréquent que parmi les virtualités géographiques d'une contrée, quelques-unes, qui semblent évidentes, soient restées stériles, ou n'aient été que d'effets tardifs ». Cf. aussi Vidal de la Blache (1911-1912 : 303-304, 1904a : 132).

1. Vidal de la Blache (1904a : 311). Cf. aussi Vidal de la Blache (1921 : 204 *et passim*, 1904a : 310).

2. Vidal de la Blache (1913b : 6).

3. Vidal de la Blache (1979 : 60).

4. Vidal de la Blache (1979 : 60). Cf. aussi Vidal de la Blache (1911-1912 : 303-304, 1909 : 457-459).

5. Vidal de la Blache (1913b : 6).

6. Tout comme Ratzel, Vidal revendique une filiation à Ritter. Les deux adhèrent au principe rittérien de « l'harmonie du monde des phénomènes » (Ritter, 1974 : 45). Selon ce principe, tout phénomène ne peut être interprété correctement que si l'on tient compte de ses rapports à la totalité qui l'englobe. Cf. notamment Vidal de la Blache (1921 : 5 et suiv., 1903 : 228-231) et Ratzel (1899b : 324 *et passim*). Quant à l'influence de Ritter sur Vidal et Ratzel, cf. les commentaires suivants : Berdoulay (1981a : 213), Raveneau (1891 : 342-343), Bruhnes (1904 : 108), Broc (1977 : 88), Claval (1984 : 31), Hartshorne (1939 : 266-267) et « Friedrich Ratzel » (1904).

raison tout contraste sont des mobiles d'échanges, de relations et de pénétrations réciproques. Ils mettent en branle toutes les forces par lesquelles, dans la nature, l'équilibre tend à se rétablir, ou par lesquelles, dans l'ordre des phénomènes humaines, un désir est éveillé, un besoin comblé, une action au-dehors sollicitée »¹. Autrement dit, les contacts entre sociétés sont dans une certaine mesure préfigurés par la division de l'espace terrestre en différentes régions naturelles qui commande, étant donné l'existence de « besoins réciproques », l'échange interrégional². Par la suite, l'accroissement de la circulation déclencherait une division régionale du travail rendant les régions dépendantes les unes des autres³.

De plus, la généralisation des échanges provoque, selon Vidal, l'essor des villes qui, en centralisant les circuits de communication, deviennent, surtout à l'ère industrielle, les « nœuds vitaux »⁴ d'une nouvelle organisation spatiale. Pour Vidal, la poussée de l'industrialisation ouvre en effet « un nouveau cycle de phénomènes géographiques »⁵. A cause du puissant essor de l'industrie, « l'énormité des masses, hommes et choses, mises en mouvement, avec les outillages et les capitaux qu'elles exigent, ne s'accommodent plus des cadres restreints d'autrefois [...]. De là résulte, poursuit-il, le rôle grandissant des villes, ou pour parler plus exactement, de certaines grandes villes. Puisqu'il y a avantage à ce que le crédit, le marché, les réseaux de communication soient à portée des centres de production, [...] le point de concentration principale est la ville »⁶. Or, écrit Vidal, les « grands centres industriels engendrent des relations dont la trame s'étend sans cesse et couvre de mailles de plus en plus serrées les contrées environnantes [...]. Si le mouvement de concentration de la grande industrie continue du même pas que depuis un quart de siècle, le rôle des villes [...], note Vidal, ne fera que grandir. C'est la ville, en ce cas, qui groupe le territoire. Le faisceau d'intérêts qui se noue autour de ces centres de capitaux, d'impulsions et d'activités diverses, exerce sur les relations humaines une influence qui semble plus impérieuse »⁷. Il découle de cette dynamique que l'organisation spatiale des sociétés humaines correspond désormais davantage aux aires de marché et de dépendance économique qu'aux divisions naturelles⁸.

1. Vidal de la Blache (1896 : 138).

2. Vidal de la Blache (1902 : 17).

3. Cette dépendance interrégionale est bien illustrée par Vidal dans son *Tableau de la géographie de la France* (1979 : 15 et suiv.).

4. Reprenant le terme du géographe anglais Halford MacKinder, Vidal de la Blache parle aussi de la « nodalité » des villes dans l'organisation du territoire à l'ère industrielle. Cf. Vidal de la Blache (1910 : 832, 1913b : 11).

5. Vidal de la Blache (1913b : 9).

6. Vidal de la Blache (1913b : 9).

7. Vidal de la Blache (1909 : 460).

8. Cf. aussi Vidal de la Blache (1913b : 11). C'est d'ailleurs pour cette raison que Vidal de la Blache plaide (1910 et 1913b) pour un réaménagement des divisions territoriales de

L'intensification des échanges transforme profondément, selon Vidal, le mode d'occupation de l'espace puisqu'en ce cas : « le principe de regroupement n'est plus fondé sur l'homogénéité régionale, mais sur la solidarité régionale »¹. Cette solidarité, à laquelle le géographe français accorde beaucoup d'importance², constituerait le fondement géographique de la structure étatique³. Les États, soutient-il, « ne sont pas des entités fixes »⁴. Ce sont plutôt des formes hautement civilisées — et toujours en mouvement — d'organisation sociale et spatiale produites à la fois par l'histoire et la géographie. Or, en ce qui concerne le processus conduisant à l'apparition des États, Vidal prétend qu'« on imagine guère la possibilité de [leurs] formations [...] là où ne se trouvent pas déjà d'importantes fondations de villes pour fixer, varier et étendre les relations ». Car, « au flottement des relations à l'état de nature, la ville substitue un principe de stabilité et de continuité ». C'est pourquoi, selon lui, « la ville est [...] le noyau de l'État »⁵. Dans la même optique, l'État repose, d'après Vidal, sur la solidité du sentiment national qui se forme quand l'intensité des échanges en vient à unir, au sein d'une même communauté, les habitants de différentes régions. C'est pourquoi, affirme-t-il, si l'État, « cette variété d'éléments », devient une force, « c'est à condition qu'un puissant esprit national s'allume et s'entretienne pour en maintenir la cohésion »⁶.

Vidal de la Blache reprend le même raisonnement, dans son *Tableau de la géographie de la France*, pour expliquer l'unité politique de ce pays. L'unité de la France, suggère le géographe, ne repose pas sur une quelconque homogénéité naturelle. La France, remarque-t-il, est à cet égard plutôt contrastée, que ce soit sur le plan géologique, climatique, biologique ou encore racial⁷. À défaut d'homogénéité, l'ensemble français serait malgré tout empreint « d'harmonie »⁸. Cette harmonie découlerait de la solidarité qui existe entre les régions de France et

la France. Trop petits, les départements ne répondent plus, selon lui, à la réalité géographique du pays. Il faut donc, soutient-il, les regrouper dans un cadre régional élargi qui tient davantage compte de l'importance nouvellement acquise des villes industrielles et des réseaux de communication. Cf. aussi Le Couédic (1992).

1. Vidal de la Blache (1913b : 6).

2. Berdoulay (1981a : 132) note que Vidal de la Blache soutint les thèses politiques du mouvement solidariste français qui voulait que les différentes régions du pays soient dotées des pouvoirs adéquats pour assurer au mieux à la fois le développement spécifique de chacune des régions et celui de la Nation toute entière.

3. La conception de l'État semble se consolider chez Vidal à partir de 1898, quand il commente la *Politische Geographie* de Ratzel. Cependant, son intérêt pour la géographie politique des États remonte au moins à 1889, date à laquelle fut publié *États et nations de l'Europe autour de la France*. Cf. Sanguin (1993 : 129).

4. Vidal de la Blache (1898 : 108). Cf. aussi Vidal de la Blache (1914 : 559).

5. Vidal de la Blache (1898 : 107-108).

6. Vidal de la Blache (1899 : 100).

7. Cf. Vidal de la Blache (1979 : 7).

8. Vidal de la Blache (1979 : 4).

qui se manifeste par des échanges soutenus et des rapports multiples¹. Grâce à la forte interdépendance de ses régions, la France, selon Vidal, « oppose aux diversités qui l'assiègent et la pénètrent sa force d'assimilation »². A l'œuvre depuis des siècles, cette solidarité interrégionale, en agissant sur les consciences, aurait mené à la formation d'un peuple et d'une patrie qui, au Moyen-Age, se constitueront en État politique³. En effet, les échanges intenses et constants auraient rendu les habitants de toutes les régions de moins en moins étrangers les uns aux autres. Une unité culturelle se serait ainsi forgée, consolidant peu à peu le sentiment d'appartenir à un même peuple qui possède et met en valeur collectivement un vaste territoire⁴.

Pour Vidal, « l'individualité géographique » de l'État français ne peut donc être déduite des conditions naturelles : « Ce n'est pas une chose donnée par avance par la nature »⁵. De même, l'unité française ne serait pas le résultat de l'arbitraire politique et historique. Elle reposerait sur une raison géographique profonde, en accord avec les principes mêmes qui guident les rapports fondamentaux entre l'Homme et la Nature. Notons au passage que Vidal recourt au même argument dans sa *France de l'Est*, pour montrer en quoi l'Alsace et la Lorraine, malgré leur rattachement à l'Allemagne depuis le Traité de Francfort de 1871, participent géographiquement de l'ensemble français, en même temps que ces deux régions adhèrent pleinement aux valeurs patriotiques françaises⁶.

Conclusion

Ratzel et Vidal de la Blache partagent donc une conception commune du rapport Homme-Nature. Ils adhèrent d'abord tous les deux au même postulat selon lequel l'Homme, en raison des nécessités de sa propre existence physique, serait soumis à la Nature. Faisant partie du grand tout naturel auquel il est organiquement lié, l'Homme, selon les deux auteurs, n'en serait pas moins un élément particulièrement dynamique et innovateur. Ainsi, pour satisfaire ses besoins, l'Homme déploierait des moyens techniques qui, au gré des inventions

1. Cet aspect de la pensée vidalienne a été bien mis en évidence par Canu (1931), Guiomar (1986) et Berdoulay (1981a). Sur l'évolution de la conception vidalienne de la région en relation avec la problématique de la division administrative du territoire français, cf. Sanguin (1993 : 141) et Le Couédic (1992).

2. Vidal de la Blache (1979 : 40).

3. Sur ce point, Vidal de la Blache reprend l'argument de Michelet (1987). Cf. Canu (1931) sur le rapport entre le *Tableau de Vidal de la Blache* et celui de Michelet (1987).

4. Vidal de la Blache (1979 : 51 *et passim*).

5. Vidal de la Blache (1979 : 8). Berdoulay (1988a : 74) montre comment le concept d'individualité géographique chez Vidal se conforme à l'épistémologie néokantienne.

6. Cf. aussi à ce sujet Nicolas-Obadia *et al.* (1988), Nicolas (1988) et Gallois (1918).

et des emprunts, se seraient perfectionnés au cours de l'histoire. A cause de ce progrès, l'Homme deviendrait plus performant dans l'exploitation des multiples possibilités qu'offre la Nature et il deviendrait par conséquent moins dépendant des conditions naturelles locales.

Ce postulat inspire ensuite aux deux géographes une commune théorie de l'organisation spatiale des sociétés. En effet, pour Vidal comme pour Ratzel, les formes spatiales de la vie humaine sont modulées essentiellement en fonction du stade de civilisation atteint — qui détermine une plus ou moins grande capacité technique d'extraire de la Nature les ressources utiles à l'Homme — et des divisions naturelles caractérisant la surface terrestre. Au stade primitif, alors que les moyens techniques sont encore rudimentaires, les divisions naturelles s'imposent comme des discontinuités qui fragmentent l'établissement humain en une multitude de régions repliées sur elles-mêmes. Au stade supérieur, quand les techniques se sont perfectionnées et que des échanges soutenus se sont noués entre les régions, les divisions naturelles ne sont plus des facteurs de confinement mais, au contraire, des facteurs d'intégration interrégionale. Dynamisés par la différenciation naturelle, les échanges contribuent dès lors à la mise en place d'une nouvelle organisation spatiale — elle-même supportée par l'émergence d'un sentiment national — qui structure ou solidarise plusieurs régions au sein d'un ensemble territorial étatique.

Comme on le constate, Ratzel et Vidal de la Blache, en pleine communauté d'esprit, ont forgé une même théorie pour rendre compte de la genèse et de la dynamique des entités régionales. Cette théorie, parce que cohérente et explicite quant à ses postulats, les a conduits à une interprétation conséquente de l'objet géographique. Que cette théorie soit rejetée ou non, il n'en demeure pas moins qu'elle dévoile toute la pertinence d'une recherche sur la définition de cette « discontinuité critique »¹ qui différencie l'espace et qui, de surcroît, fonde le projet d'une géographie scientifique.

Références bibliographiques

- Bachelard Gaston (1986), *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris, Vrin, première édition : 1938.
- Bassin Mark (1984), « Friedrich Ratzel's Travels in the United States : a Study in the Genesis of his Anthropogeography ». *History of Geography Newsletter*, vol. 4, p. 11-22.
- Bassin Mark (1987a), « Friedrich Ratzel 1844-1904 ». In Freeman, T.W. (éd.), *Geographers : Bio-bibliographical Studies*, vol. 11, p. 123-132.

1. Pour reprendre l'heureuse expression de Hubert (1993).

- Bassin Mark (1987b), « Imperialism and the Nation State in Friedrich Ratzel's Political Geography ». *Progress in Human Geography*, vol. 11, n° 4, p. 473-495.
- Berdoulay Vincent (1978), « The Vidal-Durkheim Debate ». In Ley, D. et Samuels, M. (éd.), *Humanistic Geography: Prospects and Problems*, Chicago, Maaroufa Press, p. 77-90.
- Berdoulay Vincent (1981a), *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque nationale.
- Berdoulay Vincent (1981b), « The Contextual Approach ». In Stoddart, D.R. (éd.), *Geography, Ideology and Social Concern*, Oxford, Basil Blackwell, p. 8-16.
- Berdoulay Vincent (1988a), *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Mémoires et documents de géographie, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique.
- Berdoulay Vincent (1988b), « Géographie : lieux de discours ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 32, n° 87, p. 245-252.
- Berdoulay Vincent (1993), « La géographie vidalienne : entre texte et contexte ». In Claval, P. (éd.), *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'École française de géographie*, Mémoires et documents de géographie, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, p. 19-26.
- Berdoulay Vincent et Soubeyran Olivier (1991), « Lamarck, Darwin et Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie humaine ». *Annales de géographie*, vol. 100, n° 561-562, p. 617-634.
- Bergevin Jean (1989), « A propos de la géographie politique : la parole est à Ratzel ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 33, n° 88, p. 59-66.
- Bonnefont Jean-Claude (1993), « La Lorraine dans l'œuvre de Paul Vidal de la Blache ». In Claval, P. (éd.), *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'École française de géographie*, Mémoires et documents de géographie, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, p. 81-88.
- Broc Numa (1977), « La géographie française face à la science allemande ». *Annales de Géographie*, vol. 86, n° 473, p. 71-94.
- Brunhes Jean (1904), « Friedrich Ratzel (1844-1904) ». *La Géographie*, vol. 10, n° 2, p. 103-108.
- Buttimer Anne (1971), *Society and Milieu in the French Geographic Tradition*. Monograph Series of the Association of American Geographers, Chicago, Rand McNally.
- Buttimer Anne (1981), « On People, Paradigms and "Progress" in Geography ». In Stoddart, D.R. (éd.), *Geography, Ideology and Social Concern*, Oxford, Basil Blackwell, p. 81-98.
- Canu Jean (1931), « Les Tableaux de la France. Premiers essais, Michelet, Reclus, Vidal, Brunhes ». *Publications of the Modern Language Association of America*, vol. 46, n° 2, p. 554-604.
- Claval Paul (1976), *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*. Paris, Les Belles Lettres.
- Claval Paul (1981), « Epistemology and the History of Geographical Thought ». In Stoddart, D.R. (éd.), *Geography, Ideology and Social Concern*, Oxford, Basil Blackwell, p. 227-239.
- Claval Paul (1984), *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France.
- Costa Gomez, Paolo Cesar Da (1993), « Quelques réflexions sur les catégories de la pensée vidalienne ». In Claval, P. (éd.), *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'École française de géographie*, Mémoires et documents de géographie, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, p. 89-97.
- Febvre Lucien (1922), *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Paris, La Renaissance du Livre.
- « Friedrich Ratzel » (1904), *Geographical Journal*, vol. 24, p. 485-487.
- Gallois Lucien (1918), « La France de l'Est par P. Vidal de la Blache ». *Annales de Géographie*, vol. 27, p. 11-21.
- Godlewska Anne (1993), « L'histoire de la géographie, pourquoi ? ». In Claval, P. (éd.), *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'École française de géographie*,

- Mémoires et documents de géographie, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, p. 13-18.
- Granö Olavi (1981), « External Influence and Internal Change in the Development of Geography ». In Stoddart, D.R. (éd.), *Geography, Ideology and Social Concern*, Oxford, Basil Blackwell, p. 17-36.
- Guiomar Jean-Yves (1986), « Le tableau géographique de la France de Vidal de la Blache ». In Nora, P. (éd.), *Les lieux de mémoire*, tome 1, Paris, Seuil, p. 569-597.
- Hartshorne Richard (1939), *The Nature of Geography: A Critical Survey of Current Thought in the Light of the Past*. Lancaster (Penn.), Association of American Geographers.
- Hubert Jean-Paul (1993), *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine*. Paris, Publications de la Sorbonne.
- Hückel G.A. (1906-1907), « La géographie de la circulation selon Friedrich Ratzel ». *Annales de géographie*, vol. 15, n° 94, p. 401-418 et vol. 16, n° 95, p. 1-14.
- Hunter James M. (1983), *Perspective on Ratzel's Political Geography*. Lanham, University Press of America.
- Hussy Charles (1988), « Préface ». In Ratzel, F., *Géographie politique*. Genève, Éditions régionales européennes, p. I-IX.
- Hussy Charles (1993), « Y aurait-il deux Friedrich Ratzel ? ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 37, n° 101, p. 435-440.
- Korinman Michel (1983), « Friedrich Ratzel et la *Politische Geographie* (1897) ». *Hérodote*, n° 28, p. 128-140.
- Korinman Michel (1987), « Friedrich Ratzel. De la géographie politique à la géopolitique ». In Ratzel, F., *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*, Paris, Fayard, p. 7-51.
- Korinman Michel (1990), *Quand l'Allemagne pensait le monde*. Paris, Fayard.
- Kuhn Thomas S. (1970), *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago, The University of Chicago Press.
- Le Couédic Daniel (1992), « La géographie de l'habitat rural, l'architecture et l'invention de la région : L'exemple de la Bretagne, 1910-1945 ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, n° 98, p. 215-233.
- Livingstone David N. (1992a), *The Geographical Tradition. Episodes in the History of a Contested Enterprise*. Oxford, Blackwell.
- Livingstone David N. (1992b), « In Defence of Situated Messiness : Geographical Knowledge and the History of Science ». *GeoJournal*, vol. 26, n° 2, p. 228-229.
- Löwie Robert (1991), *Histoire de l'ethnologie classique*. Paris, Payot, première édition : 1937.
- Malinowski Bronislaw (1944), *A Scientific Theory of Culture and Other Essays*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press.
- Marinelli Olinto (1905), « Federico Ratzel e la sua opera geografica ». *Rivista geografica italiana*, vol. 12, p. 102-126.
- Mercier Guy (1990), « Le concept de propriété dans la géographie politique de Friedrich Ratzel (1844-1904) ». *Annales de Géographie*, n° 555, p. 595-615.
- Mercier Guy (1992), « La théorie géographique de la propriété et l'héritage ratzélien ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, n° 98, p. 235-250.
- Meynier André (1969), *Histoire de la pensée géographique française*. Paris, Presses universitaires de France.
- Michelet Jules (1987), *Tableau de la France*. Paris, Olivier Orban, première édition : 1833.
- Montigny Gilles (1992), *De la ville à l'urbanisation. Essai sur la genèse des études urbaines françaises en géographie, sociologie et statistique sociale*. Paris, L'Harmattan.
- Nicolas Georges (1988), « P. Vidal de la Blache et la politique ». *Bulletin de l'Association de géographes français*, vol. 65, n° 4, p. 333-337.
- Nicolas-Obadia G. et Guanzini C. (1988), *Paul Vidal de la Blache. Géographie et politique*. Série Espace, science et géographie, n° 1, Lausanne, Eratosthène-Méri-dien.

- Raffestin Claude (1980), *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Litec.
- Raffestin Claude (1988), « Postface ». In Ratzel, F., *Géographie politique*, Genève, Éditions régionales européennes.
- Ratzel Friedrich (1876), *Städte- und Kulturbilder aus Nordamerika*. Leipzig, F.A. Brockhaus.
- Ratzel Friedrich (1894a), *Völkerkunde*. 3 tomes, Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut (première édition : 1887).
- Ratzel Friedrich (1894b), « Studien über politische Räume ». *Geographische Zeitschrift*, vol. 1, p. 163-182 et p. 286-302.
- Ratzel Friedrich (1896a), *History of Mankind*. 3 tomes, traduit par A.J. Butler, London, MacMillan.
- Ratzel Friedrich (1896b), « Die Gesetze des räumlichen Wachstums der Staaten. Ein Beitrag zur wissenschaftlichen politischen Geographie ». *Petermanns Mitteilungen*, vol. 42, p. 97-107.
- Ratzel Friedrich (1896c), « The Territorial Growth of States ». *Scottish Geographical Magazine*, vol. 12, p. 351-361.
- Ratzel Friedrich (1897a), *Politische Geographie*. Munich et Leipzig, Verlag von R. Oldenbourg.
- Ratzel Friedrich (1897b), « Studies in Political Areas : The Political Territory in Relation to Earth and Continent ». Traduit par Ellen Churchill Semple, *The American Journal of Sociology*, vol. 3, n° 3, p. 297-313.
- Ratzel Friedrich (1897c), « Studies in Political Areas II : Intellectual, Political, and Economic Effects of Large Areas ». Traduit par Ellen Churchill Semple, *The American Journal of Sociology*, vol. 3, n° 4, p. 449-463.
- Ratzel Friedrich (1898a), « Studies in Political Areas III : The Small Political Areas ». Traduit par Ellen Churchill Semple, *The American Journal of Sociology*, vol. 4, n° 3, p. 366-379.
- Ratzel Friedrich (1898b), « Il suolo e la popolazione ». *Rivista italiana di sociologia*, vol. 2, fasc. 2, p. 139-151.
- Ratzel Friedrich (1899a), « Die Menschheit als Lebeserscheinung des Erde ». In Helmolt, H.F. (éd.), *Weltgeschichte*, vol. 1 : *Allgemeines*. - *Die Vorgeschichte*. - *Amerika*. *Der Stille Ozean*, Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, p. 63-104.
- Ratzel Friedrich (1899b), « La Corse : Étude anthropogéographique ». Traduit par Maurice Zimmermann, *Annales de Géographie*, vol. 8, n° 40, p. 304-329.
- Ratzel Friedrich (1900), « Le sol, la société et l'État ». *L'année sociologique*, 1898-1899, p. 1-14.
- Ratzel Friedrich (1902), « Man as a Life Phenomenon on the Earth ». In Helmolt, H.F. (éd.), *The History of the World. A Survey of Man's Record*, volume 1 : *Pre-history — America and Pacific Ocean*, New York, Dodd, Mead and Company, p. 61-106.
- Ratzel Friedrich (1987), *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*. Extraits choisis et traduits par François Ewald, Paris, Fayard, première édition : 1897.
- Ratzel Friedrich (1988a), *Géographie politique*. Extraits traduits par Pierre Rusch sous la direction scientifique de Charles Hussy, Genève, Éditions régionales européennes, première édition : 1897.
- Ratzel Friedrich (1988b), *Sketches of Urban and Cultural Life in North America*. Traduit par Stewart A. Stehlin, New Brunswick et Londres, Rutgers University Press, première édition : 1876.
- Raveneau Louis (1891), « L'élément humain dans la géographie : l'anthropogéographie de M. Ratzel ». *Annales de Géographie*, vol. 1, p. 331-347.
- Ritter Karl (1974), *Introduction à la géographie générale comparée*. Traduit par Danielle Nicolas-Obadia, Paris, Les Belles Lettres, première édition : 1852.
- Sanguin André-Louis (1985), « La géographie politique et son héritage français ». *Revue belge de géographie*, vol. 109, n° 2, p. 33-57.
- Sanguin André-Louis (1988), « Vidal de la Blache et la géographie politique ». *Bulletin de l'Association des géographes français*, n° 4, p. 321-337.

- Sanguin André-Louis (1990), « En relisant Ratzel ». *Annales de Géographie*, n° 555, p. 579-594.
- Sanguin André-Louis (1993), *Vidal de la Blache, un génie de la géographie*. Paris, Belin.
- Sauer Carl O. (1971), « The Formative Years of Ratzel in United States ». *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 61, n° 2, p. 245-254.
- Scheibling Jacques (1994), *Qu'est-ce que la géographie ?* Paris, Hachette.
- Smith Woodruff D. (1980), « Friedrich Ratzel and the Origins of Lebensraum ». *German Studies Review*, vol. 3, n° 1, p. 51-68.
- Sorre Max. (1948), « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle ». *Annales de Géographie*, vol. 57, p. 97-108 et 193-204.
- Stehlin Stewart A. (1988), « Introduction ». In Ratzel, F., *Sketches of Urban and Cultural Life in North America*, New Brunswick et Londres, Rutgers University Press, p. xiii-xix.
- Troll Carl (1949), « Geographic Science in Germany During the Period 1933-1945 ». Traduit par Eric Fischer, *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 39, p. 99-137.
- Vidal de la Blache Paul (1888), « Les divisions fondamentales du sol français ». *Bulletin littéraire*, vol. 2, n° 1, p. 1-7 et n° 2, p. 49-57. Reproduit in Sanguin, André-Louis (1993), *Vidal de la Blache, un génie de la géographie*. Paris, Belin, p. 143-160.
- Vidal de la Blache Paul (1889), *États et nations de l'Europe autour de la France*. Paris, Delagrave.
- Vidal de la Blache Paul (1894), *Atlas général. Histoire et géographie*. Paris, Armand Colin.
- Vidal de la Blache Paul (1896), « Le principe de la géographie générale ». *Annales de Géographie*, vol. 5, n° 20, p. 129-142.
- Vidal de la Blache Paul (1898), « La géographie politique. A propos des écrits de Frédéric Ratzel ». *Annales de Géographie*, vol. 7, n° 32, p. 97-111.
- Vidal de la Blache Paul (1899), « Leçon d'ouverture du cours de géographie à la Sorbonne ». *Annales de Géographie*, vol. 8, n° 38, p. 97-109.
- Vidal de la Blache Paul (1900), « Une nouvelle histoire universelle ». *Annales de Géographie*, vol. 9, n° 45, p. 257-259.
- Vidal de la Blache Paul (1902), « Les conditions géographiques des faits sociaux ». *Annales de Géographie*, vol. 11, n° 55, p. 13-23.
- Vidal de la Blache Paul (1903), « La géographie humaine : ses rapports avec la géographie de la vie ». *Revue de synthèse historique*, tome 7, p. 219-240.
- Vidal de la Blache Paul (1904a), « Rapports de la sociologie avec la géographie ». *Revue internationale de sociologie*, vol. 12, n° 5, mai, p. 309-313.
- Vidal de la Blache Paul (1904b), « Nécrologie : Friedrich Ratzel ». *Annales de géographie*, vol. 13, n° 72, p. 466-467.
- Vidal de la Blache Paul (1904c), « Les pays de France ». *La réforme sociale*, cinquième série, tome 8, 1^{er} et 16 septembre, p. 333-344.
- Vidal de la Blache Paul (1909), « Régions naturelles et nom de pays ». *Journal de savants*, septembre, p. 389-401 et octobre, p. 454-462.
- Vidal de la Blache Paul (1910), « Régions françaises ». *Revue de Paris*, tome 6, 15 décembre, p. 821-849.
- Vidal de la Blache Paul (1911-1912), « Les genres de vie dans la géographie humaine ». *Annales de Géographie*, vol. 20, p. 193-212 et p. 289-304.
- Vidal de la Blache Paul (1913a), « Des caractères distinctifs de la géographie ». *Annales de Géographie*, vol. 22, n° 124, p. 289-299.
- Vidal de la Blache Paul (1913b), « La relativité des divisions régionales ». In Bloch, G. (éd.), *Les divisions régionales de la France*, Paris, Alcan, p. 3-14.
- Vidal de la Blache Paul (1914), « Sur l'esprit géographique ». *Revue politique et littéraire (Revue Bleue)*, vol. 52, n° 18 (2 mai), p. 557-560.
- Vidal de la Blache Paul (1917), *La France de l'Est (Lorraine-Alsace)*. Paris, Armand Colin.

- Vidal de la Blache Paul (1921), *Principes de géographie humaine*. Paris, Armand Colin.
- Vidal de la Blache Paul (1979), *Tableau de la géographie de la France*. Paris, Tallandier, édition originale : Paris, Hachette, 1903.
- Wanklyn Harriet (1961), *Friedrich Ratzel. A Biographical Memoir and Bibliography*. Cambridge, Cambridge University Press.

*Pavillon Charles-De Koninck
Cité universitaire, Sainte-Foy
Canada G1K 7P4*